

Alex, the snake

Si, comme il l'avait lu un jour dans une revue de la salle d'attente du dentiste, « Le mariage est une longue conversation. », il aurait précisé que pour lui, c'était plutôt un long monologue qu'il subissait au quotidien, parfois interrompu par ses syllabes d'acquiescements obligés. Enfin, il aurait eu cette pensée, mais ne l'aurait assurément pas énoncée à voix haute.

Elle avait ânonné le contenu du placard alimentaire qui lui permettrait de faire face pendant son absence. Pâtes, riz, quinoa, semoule, boîtes de cassoulet, ravioli, petit salé aux lentilles du Puy, truffade, plusieurs sortes de pâtés, biscottes, sauces tomate, cornichons, sachets de soupe à l'oignon, vermicelle-tomate, moulinée aux cinq légumes, boîtes de gâteaux secs, plaques de chocolat, café, sucre, papier toilette, savons et shampoing, lessive liquide, tablette de lave vaisselle. Le congélateur était plein à craquer de plats cuisinés, de légumes précuits, de morceaux de steak ou de saucisses, de beurre et de fromages surgelés. Il devrait veiller à bien le refermer après s'être servi pour éviter de gâcher les réserves. Elle lui avait listé, expliqué, annoté, les différents objets utilitaires de la maison dont il serait amené à se servir. Lave linge, sèche linge, lave vaisselle, four, plaques électriques, fer à repasser, aspirateur, poubelle jaune ou grise, cafetière, microonde – Il savait quand même se servir du microonde ! – tous étaient accompagnés de leur cartel explicatif avec schémas et notice d'utilisation comme dans un musée de l'homo habitus du XXIème siècle. Il pourrait toujours l'appeler si besoin mais le portable ne passait pas très bien là-bas et puis, il saurait se débrouiller, hein ? Il avait répondu oui, et un merci qu'elle n'avait pas entendu alors qu'elle empoignait ses deux valises et refermait la porte derrière elle en lui ordonnant de mettre les verrous. Il obéit. Le bruit sourd des mécanismes d'acier résonna dans l'escalier, suivi de celui plus énergique des pas s'éloignant vers l'extérieur. Sa femme était partie s'occuper de ses beaux-parents, confinés dans leur maison de Clermont Ferrand.

Il était resté près de la porte de longues minutes, sans bouger, comme figé dans un moment d'éternité suspendue. Puis il avait exhalé un long souffle silencieux qui avait décadé une à une ses articulations, détendu ses points de crispation au niveau de la nuque, des épaules, des reins et des genoux. Son corps avait glissé le long de la porte. Il y était resté adossé, abandonné, et s'était endormi, instantanément.

Alexandre avait dormi pendant plusieurs jours. Volets fermés, rideaux tirés, emmitoufflé, enroulé dans sa couette, en travers du lit conjugal dont il ne connaissait qu'une infime parcelle, côté droit. Il avait rapatrié les coussins du canapé du salon, ceux de la chambre d'ami qui ne servait jamais, s'en était fait un cocon douillet qu'il ne quittait que pour assouvir les besoins vitaux de nourriture et d'hygiène. Il dormait sans se soucier de l'heure du jour ou de la nuit. Il ne rêvait pas, ne lisait pas, ne regardait pas

la télé, n'écoutait pas la radio. Il restait là, corps et esprit hermétiquement confinés, respectant l'ordre donné par les autorités, le gouvernement et Martine, en réponse au virus qui se propageait.

Commandé par son estomac qui grognait, il ouvrit un jour le frigo, en quête de nourriture. Il se choisit une saucisse fumée, un morceau de fromage sous plastique, et empoigna le litre de lait. Il allait porter la bouteille à ses lèvres quand son geste fut suspendu par un léger frisson de la porte d'entrée suivi d'un bruit de frottement, une glissade provenant du couloir. Il resta un instant, figé, dans la lumière bleutée du réfrigérateur. Il abandonna sa saucisse, reposa la bouteille et s'approcha lentement de la tache blanche sur le sol au bas des portemanteaux. C'était un rectangle de papier soigneusement plié qui avait été glissé sous la porte. Il déplia la feuille et lut silencieusement.

Le ciel est, par-dessus le toit, si bleu, si calme...

Pas d'explication ni de signature. Un message secret dont il ne comprenait pas le sens. Il comprenait chaque mot, bien-sûr, mais ne saisissait pas le but de l'information délivrée. Qu'y avait-il de spécial à observer dans le ciel ? Il écarta les rideaux et entrouvrit les volets de la cuisine. Ses yeux s'habituèrent à la lumière mais il ne distinguait rien de particulier par l'interstice. Alors, il ouvrit en grand fenêtre et volets et se plantant face à l'extérieur, il plongea dans le bleu immaculé du ciel de printemps, exempt des volutes jaunâtres de pollution et des rayures géométriques des réacteurs d'avion. La pureté de cet azur infini lui fit l'effet d'une douche vivifiante. Il ouvrit toutes les fenêtres de l'appartement et laissa entrer la lumière d'un soleil zénithal. Il installa le fauteuil du salon juste au bord et étendit ses jambes sur le garde-corps métallique du balcon. Ainsi allongé, il s'abîma à nouveau dans la contemplation du ciel, attentif aux moindres nuances de bleu. Il tenait encore le billet à la main. *Le ciel est, par-dessus le toit, si bleu, si calme...*

Le lendemain matin, alors qu'Alexandre prenait un nouveau bain de ciel, un papillon blanc se posa sur la rambarde d'acier. Il sembla observer Alexandre un instant puis reprit aussitôt son vol désordonné vers les étages inférieurs de l'immeuble d'en face. Alexandre se pencha au balcon et suivit le papillon des yeux. En contrebas, assise à une table de travail devant sa fenêtre, une jeune fille aux longs cheveux bruns lisait. Quand, pensive, elle relevait la tête, elle offrait à Alexandre un visage charmant, apaisé, yeux mi-clos, bouche souriante vers le soleil. Parfois, elle mordillait son stylo, notait quelques mots sur un bout de papier et reprenait sa lecture. C'était elle, la mystérieuse messagère. Il alla chercher le billet de la veille pour le secouer en guise de bonjour. Mais lorsqu'il reparut au balcon, la fenêtre était fermée, la voisine avait disparu. Il appela, tenta des mouvements de bras pour attirer la jeune fille comme un naufragé sur son radeau agitant un pauvre morceau de tissu. La fenêtre restait immobile et muette.

Il passa la journée obnubilé par cette absence, jetant des coups d'œil frénétiques vers le bâtiment d'en face. Dans l'après midi, il trouva un deuxième message glissé sous la porte. Depuis quand ce bout de papier l'attendait-il sur le sol ?

« *Papillon, billet doux plié qui cherche une adresse de fleur.* »

Il sourit en repensant au papillon blanc et suivit du doigt les lignes bleues sur le haut de son épaule. La fleur n'était pas fanée. Elle avait simplement été oubliée avec le temps comme les autres dessins qu'il avait faits encreur sur son bras gauche. Il ôta son t-shirt et se présenta torse nu au balcon, relevant le bras, comme s'il voulait consulter sa montre. Il faisait gonfler subtilement son biceps et ressortir les tatouages, la fleur et le serpent qui le recouvraient jusqu'à l'articulation du coude, encadré d'une inscription en lettres gothiques. Alex the snake. Il s'était longtemps imaginé chevauchant une puissante machine, à la tête d'une escouade de motards à foulard et veste de cuir, longs cheveux dans le vent, roulant vers le couchant, fier d'appartenir à la race des derniers aventuriers. Puis il s'était marié et avait revendu la trop bruyante Harley. Aujourd'hui, le léger souffle printanier redonnait vie à ses rêves anciens de grands espaces. Il espérait bien que son énigmatique messagère serait sensible à l'association entre la passion de la rose et la force du cobra.

Le message du lendemain confirma la connexion entre Alexandre et sa mystérieuse voisine. *Le serpent qui ne peut changer de peau, meurt.* Il ressentit un étrange plaisir à se savoir observé. Lui qui depuis si longtemps vivait dans l'ombre, appréciait d'être sous la lumière d'une attention bienveillante. A partir de cet instant, il donna à chacun de ses gestes une importance capitale, comme susceptibles de postérité. Cela se traduisit par une distinction dans ses actions les plus quotidiennes qu'il effectuait comme au ralenti. Pour boire son café, il détaillait chaque mouvement des doigts qui enserraient la poignée de la cafetière, il étudiait la position de l'auriculaire un peu en retrait des autres, il appréciait la pression du pouce maintenant l'angle exact qui permettait au café de s'écouler en un infime trait par le bec verseur. Puis il dégustait le liquide noir en expert et faisait claquer sa langue de satisfaction comme il avait vu faire le gringo dans une publicité pour un grand arabica. Il portait un soin nouveau à ses tenues, choisissant ses vêtements avec goût et un sens de l'agencement des tissus, des imprimés et des couleurs remarquable, prenant même le temps de repasser les chemises, avant d'apparaître au balcon, conquérant.

Les jours suivants, chaque petit papier qu'il recevait lui parlait un peu plus de lui, de sa vie, de ses espoirs déçus ou de ses joies à venir. *Une vie sans beauté n'est qu'un lourd fardeau.*

Le matin, il observait la jeune fille à son bureau, puis, lorsqu'elle disparaissait, il attendait tranquillement son message, assis en tailleur dans l'entrée de l'appartement, méditant sur les phrases des jours précédents.

Deviens ce que tu es. Fais ce que toi seul peux faire.

Ce qu'on fait par amour l'est toujours par-delà le bien et le mal.

Parfois, le papillon blanc venait lui rendre visite. Il observait son vol avec le sourire simple de l'homme en paix avec le monde et serein en son esprit.

La rue en contrebas bruissait de l'annonce de la fin du confinement. Les voisins s'exclamaient aux fenêtres, s'interpelaient, s'enquéraient de ce que feraient les uns ou les autres à leur « libération ». Ils allaient enfin pouvoir sortir. Petit à petit, reprendre une vie normale. Forts de cette expérience de repli sur soi, certains évoquaient le monde d'après comme un monde nouveau de bonheur, d'échange, de respect, d'amour.

L'excès de prudence détruit l'âme et le cœur, parce que vivre est un acte de courage. Et un acte de courage est toujours un acte d'amour.

Le message du jour qui venait de lui être délivré sous la porte d'entrée était des plus limpides, l'invitant à oser, à faire preuve de courage. Il allait forcer le destin en un acte d'amour. Il sortit du débarras au fond du couloir des pincesaux et deux vieux pots de peinture ocre et lilas restant de la dernière rénovation de la salle de bain, un reliquat de rouleau de tapisserie à fleur de la chambre, des clous, de la ficelle et un marteau. Avec l'écartement de ses bras comme unité, il mesura la distance d'une fenêtre à l'autre, de la cuisine au salon, puis du salon à la chambre, et reporta son calcul sur une longueur de papier peint. Au dos, il recopia en grandes lettres au pinceau, alternant les couleurs, le texte qu'il avait préalablement écrit au brouillon. Le couloir, transformé en atelier de confection de banderole, était encombré des premiers essais ratés, tâché par les coulures de peinture. Il attacha de la ficelle aux extrémités et accrocha son œuvre aux clous qu'il avait préalablement plantés dans les volets ouverts. Il était fier du résultat. Ses mots s'étalaient en façade de l'immeuble sur toute la longueur de son appartement. On les verrait de loin. Il ne doutait pas que le message passerait et serait reçu par sa destinataire.

Et si nous déconfinions ensemble ? Demain, 11h ? Frappez et je vous ouvrirai. SNAKE

C'était de l'audace ! C'était du courage ! C'était de l'amour, à l'état pur !

Le lendemain était encore un jour magnifique comme si le confinement avait eu une influence sur la météo. Ciel bleu, léger souffle d'air, soleil parfait. Alexandre avait pris son petit déjeuner, s'était habillé d'un jean et d'un débardeur ajusté qui laissait apparaître ses tatouages. Après plusieurs semaines, les petites bandes de papier disposées sur la table de la cuisine formaient un texte sans lien apparent mais qui lui racontait, à lui, une histoire. Son histoire. Celle passée et celle à venir. Il avait pris le temps de les relire un à un. A l'approche de l'heure du rendez-vous, le papillon blanc, complice du premier jour, se posa sur le rebord de la fenêtre, unique spectateur de cet épilogue romantique. Onze heures. Alexandre débloqua l'un après l'autre les trois verrous et ouvrit la porte pour accueillir son invitée et embrasser son futur.

« Ben, c'est quoi, cette tête ? T'as pas l'air content d'me voir ! Sympa l'accueil ! Et puis, t'aurais pu mettre une chemise sur ton tricot de peau ! Tu parles d'un monde d'après, impossible de trouver un taxi, j'suis venu à pied depuis gare de Lyon. J'ai les orteils en graton de porc ! J'ai chaud, j'ai chaud, j'ai tout qui sue ! Il faisait meilleur à Clermont ! Bon tu t'écartes que je rentre chez moi ! »

Alexandre fit un pas de côté. Martine s'engouffra dans le couloir. Dans le courant d'air, les petits bouts de papier s'éparpillèrent sur le sol de la cuisine. Les deux vantaux de la fenêtre se refermèrent écrasant le papillon en un craquement sinistre.

« Bon, tu vas pas rester là, à bailler aux corneilles. Viens m'aider à remettre de l'ordre ici ! Et c'est quoi, ce truc accroché aux fenêtres ? Alexandre ! Alexandre ? »

Il ramassa le dernier message plié qui était coincé sur le côté du paillason souhaitant la bienvenue aux visiteurs.

L'espoir est le pire des maux, car il prolonge le tourment de l'homme.

Et il referma la porte.